

Tric Trac
Vacarme

Sommaire

Notre invité : Pierre Samson

Catastrophes (extrait)	9
Alibi (extrait)	10
Il était une fois une ville (extrait)	11
Un garçon de compagnie (extrait)	12
Le messie de Belém (extrait)	13

Vacarme

Justine Boulanger

Le bruit du monde	17
-------------------------	----

Charles Dansereau

Le dernier spectacle	18
----------------------------	----

Mylène Gahery St-Gelais

Échec	19
-------------	----

Geneviève Ladouceur

Simple mouche	20
---------------------	----

Jessica Legault

La chute	21
----------------	----

Jean-Philippe Michaud

L'acouphène	22
-------------------	----

Alexandre Turcotte

Fournaise	23
-----------------	----

Aurélie Thériault

Encore une autre histoire de relation mère et fille	2
-----------------------------------------------------------	---

Manon Tremblay

Chez Bapiste	28
--------------------	----

Alexandre Turcotte

Soirée entre amis	29
-------------------------	----

Textes de la collection Prise 1

Lucia Carballo

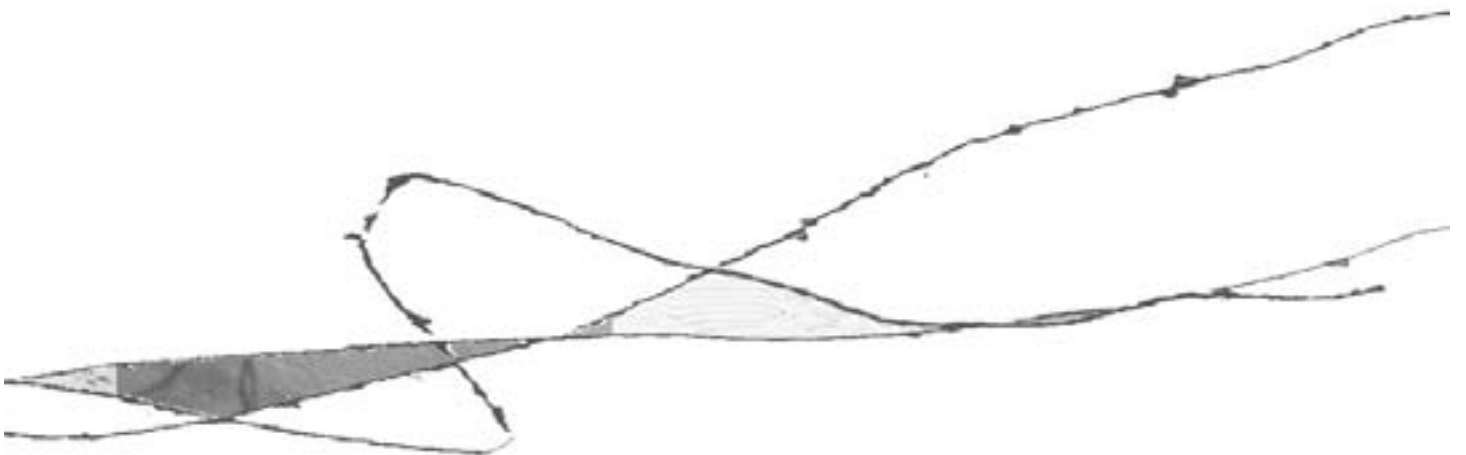
La visite du poète (extraits)	27
-------------------------------------	----

Marie-Ève Julien

Sous l'œil du soleil (extraits)	3
---------------------------------------	---

QUI A DIT QUE LES PIERRE SAMSON SUR DAMIER
DE MOUCHES PENDUES ET CROISSANTES AUX
LÈVRES MORTIFIANTES AVAIENT LA FINALITÉ D'UN
BRUISSEMENT CONTINU ALORS QUE S'ENTRECHOQUENT
LES PANTINS IMPOSSIBLES ET LE MURMURE FAUCILLE
EXPOSÉ À L'HORIZON VIDE DU HAUT DE SON TRÉTEAU
TOUT TOMBE ET S'ENLACE SE CASSE AUX PARE-CHOCS
L'IMBROGLIO IMMENSE ON N'AVANCE PAS MAIS À
PARER EN MODÉRATIONS PROPHYLACTIQUES ON EN
OUBLIE NOS ÉCHECS

La rédaction





Notre invité

Pierre Samson



CATASTROPHES

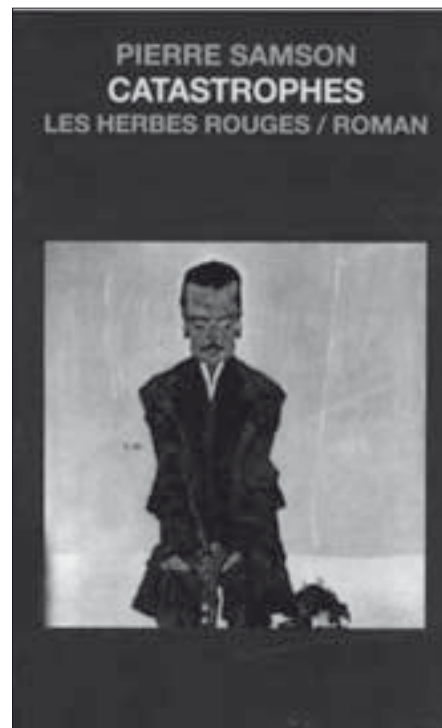
(Extrait)

Ils ont pris place, l'un en face de l'autre, à l'une des minuscules tables du Thespis. Ivanhoé encaisse son embarras d'être vu en compagnie d'un tel spécimen, qu'Ignace Bertillon baptise ordinairement un « dronte déplumé » : un homme concave aux épaules avalées, au dos invertébré, au visage où dévalent des plis surlignés par une barbe hirsute et, peut-être, la suie des ans, un nez tombant sur lequel glissent sans se fatiguer de lourdes lunettes à monture noire, des oreilles énormes, comme avachies, à croire qu'elles fondaient depuis le premier jour, des mains mortes ployant sous le poids du gloria fumant dans une tasse ridicule, un ventre répandu sur des cuisses molles, un amas d'os rafistolés à la hâte et doublé de chair flasque exhalant une haleine rance, enfourné dans une guenille verte et marron puis jeté sur une chaise bistro, s'affaissant, s'affaissant à mesure que les secondes lui tombent dessus, métallisées, galvanisées, plombées par l'inutile égrènement du temps.

— Hubert ? répète-t-il après avoir sucé un millilitre de café. Pourquoi ?

— Je cherche des exemplaires. Ils sont impossibles à trouver et, bien sûr, les universités lisent notre revue...

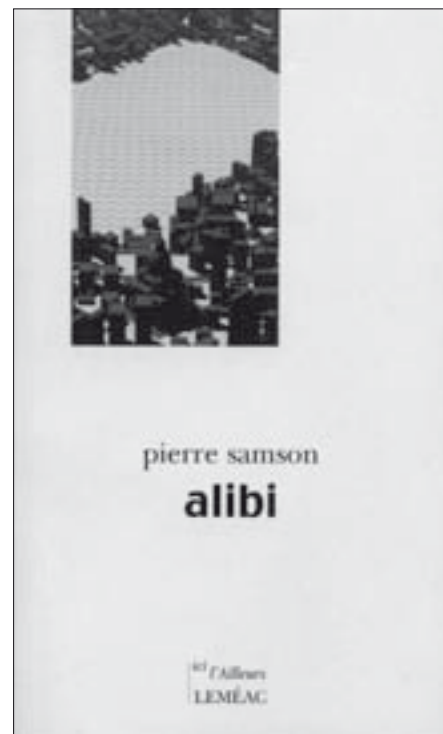
— Et vous croyez que le pauvre a trimballé ses invendus pendant toutes ces années ? Il aurait nolisé un cargo.



ALIBI

(Extrait)

Lire n'a pas de but, sinon vaudrait mieux se rabattre sur les audio-livres ou les versions cinématographiques. Le livre est une invitation à se perdre dans le labyrinthe d'une langue, d'un langage, d'une voix. Lire est courage et outrecuidance, c'est un magnifique crachat à la figure de l'ordre. C'est aussi, pour ne pas dire surtout, un acte revendicateur, une appropriation du bonheur. C'est, par conséquent, la parfaite union entre le concret (un livre) et l'abstrait (la joie), du palpable et de l'inatteignable. D'où l'échec du roman, causé par sa finitude.



IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VILLE

(Extrait)

Certains se souviendront avec netteté de José Roberto do Nascimento. Ils vous parleront d'un homme long, presque étique, de ses bras démesurés, comme si la sage-femme l'avait tiré par les mains. Ils décriront son teint inégal, preuve que le métissage ne garantit pas l'uniformité, le grain de beauté sur l'aile gauche du nez telle une grosse mouche sur un pâté de sucre roux. Ils s'attarderont aux détails : les yeux marron, les cils fournis et noirs, les longs plis sur les joues creuses, les lèvres pleines, étrangement roses, trop roses pour des traits si bruts. Finalement, les cheveux gardés longs, touffus, presque crépus, étranglés par des élastiques bon marché et qui fusaient en gerbées folles.

Ou je me trompe peut-être.

Pour eux, il ne sera qu'une rayure glissant sur les façades de la ville, un I majuscule qui grimpait les ruelles abruptes, il ne représentera qu'une rature sur leur mémoire, une taillade dans les vieilles pierres coloniales d'une église, un point d'exclamation devant la majesté de l'histoire. Il n'existera que parce qu'il n'était pas, parce qu'il cachait en occupant l'écran devant eux, il sera le souvenir d'un souvenir, le rappel de ce qui disparaissait à son passage, une fenêtre escamotée, une fontaine déchirée, un clair de lune profané.

Mais, pour moi, il sera tout et pour ces mêmes raisons. Il meublera ma mémoire de ses non-dits, de ses quelques gestes irréfléchis, une torsion du poignet pour faire tinter ses bracelets, par exemple, j'évoquerai l'opacité de sa silhouette squelettique qui poignardait la réalité. Plus qu'un trait, plus qu'une balafre, il sera pour moi et quelques élus une fente dans le monde des pierres et des métaux, les lèvres encore chaudes de la vulve d'une mourante, un hiatus sur la peau d'Ouro Preto, une fissure par laquelle nous nous serons glissés et où nous nous faulferons pour respirer le parfum de notre folie et celui que cet homme aura laissé



derrière lui. Il sera ma porte d'espoir, ma preuve, puisqu'il a traversé ma vie, que rien n'est impossible, qu'il y a donc un dieu, ou une déesse. Je saurai désormais qu'on ne prie pas à genoux mais en plongeant dans la griffure, qu'on ne communique pas en suçant l'hostie mais en la broyant.

UN GARÇON DE COMPAGNIE

(Extrait)

En ce qui me concerne, je crois, et j'en suis le premier à m'en réjouir, que le sexe que nous appelons faible est composé de prédatrices : les meilleurs chasseurs se distinguent par le déploiement le plus adroit d'appâts. Et, vu sous cet angle, les plus grands hommes sont probablement les plus féminins.

Mais, je suis un vieil homme venu d'autres pensées et, que son Excellence me pardonne cette dernière échappée, l'âge vous convainc à grands coups d'oublis et de regrets que le sexe n'existe pas et qu'il n'y a pour nous qu'un genre, l'humain. J'ai cessé il y a longtemps de distinguer les intelligences selon les chairs et si je m'y abaisse à l'occasion, ce n'est que par souci d'extraire quelque moue entendue de mon interlocuteur. Les artistes sont des putains.

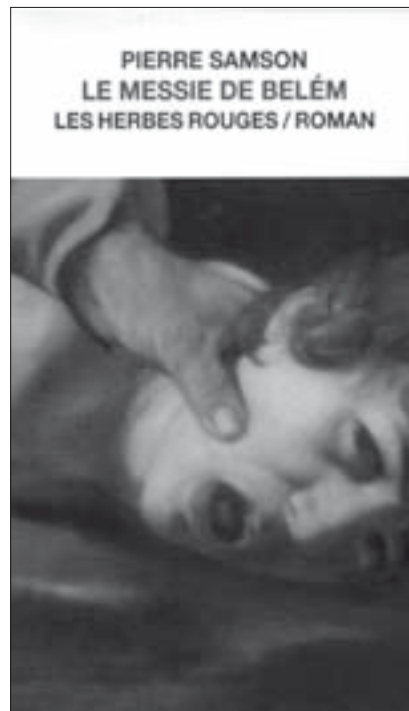
Où en étais-je ? Ah oui ! Joaquim de Andrade, sa première véritable rencontre avec Manuel sous l'œil brûlant de Maria. Je poursuis puisqu'il le faut et que je n'arrive pas à m'en empêcher. C'est ce qu'on appelle la raison de vivre.



LE MESSIE DE BÉLEM

(Extrait)

T'ai-je dit assez souvent que c'est à l'aurore que tu es le plus beau ? Qu'au crépuscule, tu es le plus désirable ? Car la beauté n'a rien à voir avec le désir. Au contraire, oserais-je dire. Le désir est soif de profanation. La beauté, une apparition séraphique. Une chose ou une personne belle fait de vous un enfant, un nourrisson sous son premier mobile. Toi, dès que tu te réveilles, tes cheveux dessinent sur ton visage des arabesques aux lignes délicates et te confèrent un regard mystérieux. Tes lèvres, lorsqu'elles s'écartent, pardonnent tous les péchés. Ton corps se désentortille, un anaconda édénique au fruit langoureusement offert. J'aurais voulu mordre l'un de ces matins pour m'en empoisonner.





Vacarme



Le bruit du monde

Justine Boulanger

Monde en action

Vie en société

Le monde court

La vie étourdit

Vacarme

Absence visuelle

Contact virtuel

Vie matérielle

Surplus sensoriel

Tourbillons incessants

Bruits pénétrants

Assourdissants

Poursuite effrénée

Du rêve américain

Stop.

La tête tourne

Cillement

Fatigue mentale

Résignation

Le dernier spectacle

Charles Dansereau

Sur les planches, le jeune homme baissa la tête. La foule, sauvage, déchainée, hurlait tout son saoul dans un cri du cœur puissant et passionné, le rendant nerveux, crispé. La boule dans sa gorge l'empêchait de réagir aux acclamations. Chaque personne qu'il fixait dans les yeux criait son nom. La foule jouait du coude, poussait contre elle-même et écrasait les pauvres gens en première ligne. Les cris enflaient, gonflaient comme une bulle de décibels prête à exploser en éclaboussant de sons l'homme sur son tréteau. De sa position privilégiée, il pouvait voir chaque détail des visages grotesques en face de lui : la vieille dame aux pustules suintantes devant lui, poussée dans le dos par un jeune garçon d'une douzaine d'années et qui le regardait avec de grands yeux ébahis, troublé par le spectacle peu familier. Derrière eux, deux hommes de forte taille portaient sur leurs épaules un petit garçon et une petite fille, pointant le jeune homme installé sur l'estrade en souriant. La foule à ses pieds se composait de personnages de toutes sortes. Le semblant d'ordre gardé par quelques gorilles costauds menaçait de céder, ce qui laisserait l'événement se transformer en véritable émeute.

Un grand gaillard masqué de noir décida que la foule avait assez attendu. Il passa enfin le nœud coulant au cou du jeune homme et tira sur le levier qui contrôlait le battant du plancher de l'échafaud. La foule se tut tandis que le jeune homme tombait un bref instant, puis un craquement sinistre retentit bruyamment dans le fragile silence, et les hurlements reprurent de plus belle.

Échec

Mylène Gahery St-gelais

Des hommes s'avancent à l'horizon comme des nuages noirs venant s'emparer de mon royaume. L'armée bouge rapidement, si bien qu'elle se trouve déjà à trois cases de nous. La guerre est déclarée.

Mes pions avancent, un à un, lentement, ils s'approchent de l'ennemi. Pour le moment, c'est calme. Mais tout va trop vite. Je vois déjà mes hommes tomber sur le sol. À la suite de ces pertes, je contrattaque : ma stratégie est infaillible. Mes cavaliers s'élancent trois cases à la fois, mais bientôt, ceux de mon ennemi les embrochent. Les corps lourds des combattants roulent finalement sur le damier et les chevaux épargnés s'enfuient hors du combat. Les fous terrifiés sont relâchés et courent en diagonale pour échapper aux cavaliers noirs. Je n'ai plus le choix : pour protéger mon royaume, il est temps de sacrifier mes tours. Je les lance, alors confiant, sur les dalles. Elles avancent et les archers, tout en haut, visent en ligne droite. Malgré les cris et les bruits d'épées qui s'entrechoquent, je me concentre sur le jeu. Il n'y a pas de danger, mes tours continuent. Soudainement, un ennemi approche, il est près de moi : il me tient.

Ma reine toute-puissante se retourne enfin et je sais ce qu'elle s'apprête à faire : elle n'a pas le choix de mourir et je n'ai pas le choix de la perdre. Elle se dirige vers le territoire de mon adversaire et fait se replier les troupes ennemies. Mon armée est à présent décimée. La reine noire se sépare finalement de son roi : tout se jouera entre elles. Elles se battent sur le damier, mais la reine noire, d'un seul coup d'épée, touche ma reine en plein cœur. Le sang coule sur sa peau pâle et sa couronne tombe sur le sol comme une lame me transperçant la poitrine. J'ai si mal que je ne peux plus rester debout. Je fléchis alors les genoux et j'attends : la fin est proche. J'aperçois finalement glisser vers moi la reine noire, sous le regard admiratif de son roi. Elle grimace, se penche pour être à ma hauteur et prononce : «échec et mat».

La Chute

Jessica Legault

Mon cœur tambourine, ébats chaotiques,
arabesques cardiaques, dans ma cage thoracique
et résonne dans mon crâne chancelant.
Essoufflement chimérique ou immobilité factice ?
Illusion qui prend possession de mes sens, me submerge,
et qui imbibe ma conscience de venin, de noirceur.
Aveugles, mes pensées s'échappent, se déchaînent,
se ruent en tout sens.
Elles se bigornent, s'empêtrent dans leurs syllabes sifflantes.
Mes voix-exposants explosent, exposent mes tympanes à des consonnes
cassées.
Laissent mon corps en pantin désarticulé,
déserté de mon esprit déséquilibré.
Il s'échoit sur le sol froid de la salle de bain,
dans un noir quatre heures du matin.

L'acouphène

Jean-Philippe Michaud

Moi je n'avais jamais rien entendu qu'un vague bruissement continu. Une sorte de, vous savez, un bourdonnement, voilà. Ça a toujours été comme ça, d'ailleurs, toujours constant, sans rien qui porte plus fort que le vol du bourdon, je n'ai jamais rien saisi dans ce qu'on a dit sur les décibels, et pourtant, ça semble plutôt simple à comprendre, je veux dire qu'ordinairement, l'intensité du son en décibels, j'aurais dû comprendre, mais à associer l'intensité à un son réel, ça, impossible. Car à quoi renverraient les sons concrets sinon à cette réalité cérébrale qui vogue sans dérive aucune dans ma tête et par laquelle j'essaie difficilement de relier, dans le fatras des choses et des idées que je peux bien avoir d'elles, sons et images, ondes et particules, oreilles et monde ? Et si je me trompe, dans mon cosmos, et qu'à la longue la résonance s'est accrue, alors qu'elle semble demeurer, et que rien, que mon ouïe ne repose sur rien qui ne fluctue, et que le bourdon n'est plus un bourdon, et qu'il est devenu, avec le temps, avec son temps, autre, dans un temps autre, et que je n'ai pas suivi, n'ayant pas pu suivre, n'ayant pas entendu le signal, mais non, j'ai probablement dans la tête le même martèlement depuis toujours, et une casserole, par exemple, ferait toujours le même son si on la frappait, c'est une valeur sûre, je le sais d'instinct, on peut y compter comme sur le chant du coq, paraît-il, et je, vos lèvres... elles bougent, mais vous semblez sans voix, alors que mes oreilles vrombissent, sourdes, le grondement métallique dans mes oreilles, ou dans mon crâne, comment savoir, s'il grandit ou s'il a toujours été, il m'empêche de voir, de vous savoir parlant, d'entendre les pas que vous faites autour de moi, tournant, la main au menton, le coude dans l'autre main, sourcils levés et visage vide, le hum, que je sais prononcé, mon état intenable dans vos mains impuissantes, le craquement sonore qui m'enfle la tête, vous ne savez pas ce que c'est, jamais de ma vie le bruit n'a cessé, l'acouphène intense, l'enfer, pour vous dire, sans silence, pourrais-je un jour avoir la paix ?

Fournaise

Alexandre Turcotte

Fantastique, fantasmagorique, folle et tout à fait orgasmique comme expérience musicale. Le groupe était intense ce soir, dément. Anatole en a les oreilles qui sifflent, qui vont éclater. Il a déjà l'impression qu'elles commencent à saigner. Il a la voix enrouée, des bleus sur les bras, des écorchures aux jambes, son t-shirt est trempé de sueur. Ses yeux noirs et ses cheveux blancs lui donnent un air de loup, de fou aux aguets. Il quitte Sainte-Catherine et monte la rue durant un petit quart d'heure. Son appartement n'est pas loin.

Il insère la clé, ouvre la porte et grimpe les marches quatre à quatre avec la voix du chanteur dans les oreilles. La poignée de son appartement refuse de s'ouvrir. Les filles doivent être sorties. Il trouve la clé dans ses poches puis pénètre dans son logis. Il passe devant les chambres de Nadia et d'Odile, les portes sont ouvertes, elles sont vides. Il arrive dans la salle de bain, prend une douche en vitesse et se dirige vers sa chambre. Il a chaud, ses oreilles bourdonnent, ça pue ; il ouvre la fenêtre. Il entend avec ravissement les bruits de la nuit urbaine. Exténué, il s'écroule sur son lit. L'air frais du dehors lui fait du bien. Il s'enfouit sous les couvertures et sombre dans un demi-sommeil. Dans son rêve, il voit la musique du band voler en éclat dans les airs, il écoute la sueur, la chaleur et savoure les couleurs des projecteurs qui éblouissent la salle. Parmi les explosions visuelles et les pigmentations sonores, il sent quelque chose qui gronde.

Le sol tremble, des missiles le percutent, le plancher se fissure, des volcans s'embrasent, des pétarades apocalyptiques lui transpercent l'épiderme, il voit l'univers se déchirer, les immeubles s'effondrer dans une immense cacophonie et un horrible grincement rauque et guttural. C'est la fin du monde. Anatole sort de son sommeil en sursaut. Le bruit est encore plus insistant, perçant, entêtant.

Fatigué et écoeuré, il prend la barre de métal à côté du lit. Il se lève, ouvre la porte du placard et assène de gros coups à la fournaise qui fait un bruit d'enfer dans tout l'appartement. À chaque impact, la vibration pénètre dans tout son corps et fait éclater ses tympans. Il n'aurait pas dû ouvrir la fenêtre, le froid a fait démarrer la fournaise. Après avoir reçu de durs coups aux endroits stratégiques, elle s'apaise tranquillement et le tintamarre infernal diminue pour s'éteindre en entier. Il laisse la barre de fer choir au sol puis va fermer la fenêtre. Ses oreilles explosent, ses tympans saignent surement.

Il entend alors la Française d'à côté qui s'époumone. Elle a passé sa grosse tête par la fenêtre et l'engueule :

« - Non mais ! C'est quoi tout ceu boucan ! Il y en a qui dormeu ici ! Il est deux heurus du matin pauvreu con !

- Fermez-là donc, Madame Françoise, vous êtes pas la seul à vouloir dormir !»

Offusquée, elle ferme sa fenêtre. Anatole espère ne pas entendre la police le réveiller durant la nuit. Il retombe dans son lit, crevé à l'os. Deux taches rougeâtres trônent sur son oreiller.



Textes de la collection **Prise 1**

Nouveauté de l'hiver 2008
Extraits



La visite du poète

Lucia Carballo

Goût du risque ou ironie des circonstances

On dit que la vieillesse rétrécit le corps. Celui de ma grand-mère a rétréci à cause du deuil.

Elle se retrouve seule pour la première fois depuis cinquante-cinq ans. J'embrasse ses pommettes réduites à l'os, sa peau comme de la soie fripée. Elle ne pleure pas. Son sourire impose la mort de mon grand-père. Je reste en silence.

Elle a, dans ses yeux, l'éclat d'une vie de nomade. Elle me raconte ses histoires dans un mélange de rêves et de souvenirs. J'adore le récit de ses grossesses. À son premier accouchement, qui présentait de grands risques, le médecin lui a strictement interdit d'avoir d'autres enfants. Mon père est le dixième. Son teint basané tranche sur celui de ses aînés. Ma grand-mère dit que c'est à cause du deuil de son propre frère qu'elle a dû porter tout au long des neuf mois. Ce constat superstitieux me plaît. Seul le passé est dans nos bouches.

Elle sait ma présence passagère : je suis moi-même une nomade. Nous appréhendons le présent dans l'ombre de mon départ imminent.



État du poète

Le poète réside dans la clinique Impasse. Il a été admis contre sa volonté. Ses livres, qui ont été traduits en cinq langues, trônent sur sa table de chevet, et les lettres de ses amis écrivains s'entassent à côté d'un verre d'eau à demi-plein plein. Il est toujours impatient, même à quatre-vingt-sept ans. Il veut rentrer à la maison, rédiger ses critiques pour le journal *El Mundo* et achever un roman qui parle de la torture. Le docteur prévoit encore une semaine de convalescence. Le diagnostic est rassurant, mais l'âge avancé du malade exige la prudence. Le pays entier suit l'évolution de son état de santé. Depuis la nouvelle de son hospitalisation, la vente de ses livres a doublé. Le ministère de la Culture prépare des hommages. Et les professeurs de littérature modifient leurs plans de cours pour remettre ses œuvres à l'étude. Le poète se délecte de l'empressement soudain de son peuple et prie les médecins d'exagérer les rapports livrés à la presse afin de jouir en cachette de l'affolement que provoque sa maladie.

Départ

L'aéroport de mon pays est un cube de verre où les familles, bouleversées, s'embrassent en pleurant chaque départ. Il n'y a pas de touristes, ici, que des gens qui émigrent. Dans ce cube naissent les premiers signes de la nostalgie.

Ma grand-mère n'est pas venue m'accompagner, nous nous sommes dit adieu chez elle. Au moment de nous séparer, elle a glissé un poème dans ma valise. Mon oncle numéro quatre me tient compagnie dans la salle d'embarquement avec son troupeau de petites princesses.

Ce départ ne ressemble pas au premier. J'achète au kiosque de souvenirs le seul livre du poète que je ne possède pas : Yesterday y Mañana. Le titre est une caresse évoquant ce mouvement perpétuel de mon existence entre passé et futur.

Déjà dans l'avion, avant le décollage, j'annote un premier passage. Après vingt-quatre heures de voyage : trente vers soulignés et une kyrielle d'étoiles.

Sous l'œil du soleil

Marie-Ève Julien

Je suis déportée
Voyageuse troublée
Sans voix ni pays

Paysages inconnus
De feuillus décharnés en écorces désertées
Lentement les secondes s'échappent

Enfin
Pied sur le sol

Les cerisiers
Les flammes qui s'agitent

Étincelles
Lucioles éphémères
Autour du feu

Je marche
Cœur-néant

Mes pensées s'effacent

Je cours pieds nus dans la terre
Foulant mes ressentiments
L'horizon se lève enfin
En apéro, le soleil

Le ciel sonne le gong d'une envolée

Des perles de fraîcheur
Sur mes jambes de miel

Les arbres s'étendent
En kaléidoscope
Jusqu'aux nuages

* * *

Un matin tout simple
En dessous de l'aube
Tu apparais

Nous sommes là
Devant le roundabout
À nous regarder

Je suis un mat éphémère
Mes cordages s'enivrent
Des arbres
Des nuages
Et de toi aussi

Tu m'entraînes vers la plage

Dans tes pupilles
Le bruit des vagues

Des feuilles



Ton sourire m'inonde
Je m'enfonce dans le sable
Savoure des mots incompris
Encore

Pantoufle allongé sur le plaisir
Mon corps-tendresse
Déployé
Là
Pour une nuit

Derrière les hautes collines
Le phare des premières heures

Le carrousel se remet en marche

Sous l'œil du soleil
Mon regard ambré

Je suis l'astre d'un champ aride
Nova étourdissante
Au milieu des vignes affaiblies

Les montagnes font la course
À la douce noirceur

Je te retrouve

Ton souffle
Le ciel

Pointer l'origine du vent
La chaleur nous étouffe
Nous plongeons des rochers
Deux boulets avides de liberté

L'univers au ventre vide m'avale